

CHRISTIAN SOLEIL



D'ombre et de lumière

La vie solitaire de Michel-Ange



« Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. »

Nietzsche

« Le chemin qui mène à la vraie valeur de toute œuvre passe par la solitude [...]. Mériter sa foi et vivre avec [elle] quelque chose : une souffrance, un rêve, un désir. »

Rilke

« Qu'est-ce que cela veut dire, la réalité ? Les uns voient noir, d'autres bleu, la multitude voit bête. Rien de moins naturel que Michel-Ange, rien de plus fort. »

Flaubert

« Ne pas voir, ne pas entendre est un bonheur en ces temps d'opprobre et de honte. [Nuit] ne m'éveille pas, je t'en conjure. »

Michel-Ange

Pour Stéphane Frécon

D'ombre et de lumière

Frapper. Frapper encore. Heurter ce corps inerte. Faire voler ses éclats, flocons de neige durs et glacés dans ce nuage de poussière blanche et fine où je me noie depuis toujours. Meurtrir la chair morte et immobile jusqu'à l'entendre hurler sa souffrance silencieuse : « Qui es-tu pour me blesser ainsi sans cesse ? Comment oses-tu t'arroger le droit d'user de moi comme bon te semble ? Tu me heurtes, tu me blesses, tu me tues à petite dose. Tes mains ne me caressent que pour renforcer la douleur du ciseau que tu enfonces dans mes côtes. Je devrais t'en vouloir mais je ne le peux pas. Et je suis incapable de comprendre pourquoi. »

Souffrance. C'est la seule réponse à l'insoluble question. Souffrance que j'imprime au corps attendri. Ce bloc de chair immaculé, plus rigide et plus froid qu'un squelette, je le veux transformer en créature parfaite, en mouvement idéal, en sensibilité pure. La dureté du marbre est celle du monde. Je reste planté devant comme l'enfant s'y heurte sans comprendre. Sans comprendre mais non sans insister. Je frappe à la porte du monde pour qu'on l'ouvre. Je frappe à la

porte du cœur pour libérer cet éclat de pureté lumineuse qui m'habite et que je ne sais exprimer autrement. Je taille le bloc inanimé pour qu'il parle à ma place, pour dire à travers lui le sentiment indicible : je souffre, j'aime, je veux me fondre au monde. Tout se résume à une simple question. M'aime-t-on ? Suis-je digne d'amour ? Suis-je digne d'être aimé ?

Je dis mon amour au marbre. Je donne au marbre ce que je ne peux donner aux hommes. Le monde aimera le marbre puisqu'il ne peut m'aimer. Le public des siècles à venir aimera dans le marbre par moi sculpté la beauté intérieure que je cache sous le voile de ma laideur physique. Je fais de ma souffrance un chef-d'œuvre. Je la transforme en pure beauté. Je traduis l'invisible dans le visible, je mets ma nuit en plein jour, j'exhume des caveaux ténébreux qui me hantent les beautés intactes d'éphèbes alanguis. Ce marbre que je taille résonne sous mon ciseau comme ma propre condamnation à mort. L'art me tue à petit feu quand je blesse le marbre. Je disparaîs derrière mon œuvre. Mon œuvre m'engloutit. Je meurs pour lui. Il me survivra. Quelque chose de moi survivra à travers lui. Un nom : Buonarroti. Le nom de mon père. Un prénom peut-être, ailé comme je ne le suis pas, léger comme le fond de mon cœur : Michelangelo. Ce prénom qui va voleter dans le ciel de la gloire pour les siècles des hommes, quand j'aurai passé ma vie à traîner misérablement un corps pataud dans la poussière blanche des ateliers.

Finalement, j'aurai été seul toute ma vie. La gloire a fondu sur moi très tôt, mais n'a rien empêché. J'ai été seul dans la gloire. Coupé du monde par cette gloire, somme absurde de rumeurs qui nous collent à

la peau, nous rongent comme une lèpre. Coupé du monde par un physique ingrat. Et par un caractère de cochon. Mais comment ne pas refuser d'avance l'amour qu'on n'ose plus attendre ? Sans doute ai-je été obligé de m'aimer plus que les autres pour compenser cette solitude. Il me fallait aussi supporter les épreuves physiques infligées par ma santé et mon métier. Je n'ai jamais eu d'ami. Je n'en ai jamais voulu.

Cette certitude est à la base de toute mon existence. La solitude que m'ont imposée les circonstances m'est aussi une nécessité. J'ai besoin d'elle pour me concentrer sur mes travaux, pour porter mon œuvre en moi jusqu'à maturité. Car les peintures, les plans, les sculptures ont besoin d'une gestation dans l'esprit et le cœur avant que de prendre forme sous le pinceau ou le ciseau. Et cette gestation nécessite la tranquillité de l'esprit. Je suis né avec ma solitude. Très tôt, je me suis fermé au monde. Il était donc difficile pour le monde de me comprendre. Ceux qui m'ont le mieux connu n'ont jamais réussi à savoir qui j'étais vraiment derrière ma façade un peu bougonne, mes colères légendaires et mon insatisfaction permanente. C'est que j'ai dû apprendre à me battre, puisque dans la Florence où je suis né, tout se jouait encore sur des rapports de force. Je n'étais pas très bien armé pour cela. J'ai vite compris qu'il me faudrait serrer les poings, défendre mes intérêts sans compter sur les autres, sauf peut-être sur certains de mes camarades qui acceptaient de me prendre sous leur aile moyennant quelques faveurs par moi accordées.

Aussi ai-je su me bâtir une armure. J'ai construit ma force sur un fond de fragilité. Cela ne m'a pas gêné

pour négocier avec des papes, et notamment Jules II. Certains ont cru voir en moi un comportement pathologique. Mon manque de volonté et ma faiblesse de caractère auraient été les drames de ma vie. Ainsi, j'aurais toujours eu du mal à prendre des décisions, que ce soit dans mon art ou dans la politique ; j'aurais toujours eu du mal à choisir entre deux travaux ou deux projets ; placé devant une alternative, je n'aurais jamais su quel parti prendre. Ceux qui pensent ainsi ont peut-être raison. De fait, l'histoire de certaines de mes œuvres semble attester de cette difficulté à trancher, notamment celle de la façade de San Lorenzo. J'ai commencé beaucoup de choses sans les mener à leur terme, j'ai décoché de nombreuses flèches qui n'ont pas atteint leur but. Mais les historiens de l'art qui se pencheront sur mon cas et plus globalement sur la Renaissance seront bien obligés d'admettre que ma situation à cet égard est sans commune mesure avec celle de Leonardo da Vinci. Sa désinvolture vis-à-vis de ses commanditaires a été à l'égal de son talent : démesurée. Au moins, je laisse de grandes œuvres, des sculptures par dizaines, des fresques monumentales. C'est tout de même autre chose qu'une poignée de petits tableaux inachevés et des carnets remplis de brouillons de notes sans aucune structure !

Toute ma vie, j'ai voulu sans vouloir. Si d'aventure je faisais un choix, le doute alors me saisissait. Aujourd'hui, au soir de mon existence, je n'ai certes plus besoin de finir quoi que ce soit, plus rien à achever. J'ai obtenu tout ce que je cherchais, en tout cas ce qu'il était possible d'obtenir en ce bas monde. Pour le reste, il demeure bien en moi cette insatisfaction du début, cette difficulté de vivre, mais comme atténuée, diminuée, étouffée par la gloire et

les honneurs, et surtout par cette certitude que mon œuvre me survivra. Je n'aurai finalement été que l'outil d'un grand œuvre qui portera mon nom. Quant à moi, je mourrai, et personne ne se souviendra de moi. Moi, Michelangelo, l'artiste dont le monde entier admirera les fresques et les sculptures, les travaux d'architecture, moi dont la moindre esquisse hâtivement griffonnée sur un coin de page bénéficiera des salles les plus prestigieuses dans les plus grands musées du monde, je n'aurais jamais été qu'un pauvre homme que personne n'aura jamais aimé vraiment.

C'est ce besoin d'amour qui m'a rendu faible. Faible par intelligence et par peur. Par intelligence parce que j'ai parfois cédé aux grands de ce monde avec, je crois, une certaine sagesse. Un refus équivaut quelquefois à une condamnation à mort. Mon œuvre veillait en moi et me voulait vivant. Par peur parce que j'aurais pu, je le crois aussi avec le recul, affirmer plus clairement mes positions, partir quand je l'avais décidé, trouver refuge chez d'autres mécènes, ce que mon talent, ma célébrité et ma position à Florence comme à Rome m'autorisaient largement. J'ai voulu fuir les papes ; je suis resté et j'ai cédé. Ma nature ne m'a pas aidé. Comment lutter contre soi-même ? Sans doute n'ont-ils pas tort, ceux qui me pensent dépressif, paranoïaque, hypocondriaque, névrosé. Toute ma vie, je n'ai connu que des coups de foudre pour de très jeunes hommes, des enthousiasmes subits, des frénésies passagères. J'ai vécu d'illusions. Les angoisses et les déceptions ont été le prix à payer pour ces imbécillités-là. J'avais tellement peu confiance en moi qu'il me fallait accorder une confiance sans faille à l'autre. J'ai survalorisé ceux à qui je donnais tout : mon amitié, mon amour, mon

corps et mon âme. Je me suis retrouvé à terre plus souvent qu'à mon tour, désarçonné par ces étalons idéalisés. Puisque je n'avais plus le choix, j'ai fini par aimer ce qu'ils me donnaient. J'ai fini par aimer cette souffrance-là qui était leur seul cadeau, leur seule offrande. De cette souffrance idéalisée, j'ai couvert des murs, j'ai taillé des blocs de marbre, j'ai projeté les effets dans la matière la plus résistante. Je suis devenu l'esclave des forces qui m'habitaient, l'esclave de cet œuvre qui voulait parler à travers moi, au point que je ne sais plus aujourd'hui si Michelangelo a vraiment existé, s'il n'a pas été le simple media d'une énergie créatrice qui lui échappait complètement.

Mais alors, quand j'écris ces lignes, qui est-ce qui écrit ? Quel est le nom de l'auteur ? Qui est ce Michelangelo Buonarroti que je croyais connaître et qui m'échappe quand la vie se retire peu à peu de mes veines ? Jusqu'à mon dernier souffle, je frapperai le marbre. Le bras qui laissera choir le ciseau ne sera plus le mien : ce sera, déjà, le bras d'un homme mort. Je taille le marbre comme je respire. J'aurai défié le temps, j'aurai défié Dieu, j'aurai laissé sur cette terre ma marque pour l'éternité des hommes. Et je n'aurai même pas vécu. On naît toujours de trop. On fait ce qu'on peut pour exister. Et quand on n'y arrive pas, on fait semblant d'avoir été.

*

* *

Je suis né Michelangelo di Ludovico Buonarroti Simoni, le 6 mars 1475 – 1474 selon la manière florentine de compter les années. J'ai vu le jour à

Caprese, au-dessus de la Valle della Singerna, une dépendance florentine où mon père détenait la charge de podestà, c'est-à-dire de gouverneur ou de premier magistrat. En fait, j'ai surtout vu la nuit. Ma naissance est en effet le fruit d'un accident. Ma mère fit une chute de cheval, alors qu'elle suivait mon père sur la route de Caprese. Elle avait insisté, malgré son état, pour effectuer le voyage, et sa chute précipita sa délivrance. A deux heures du matin, elle me mit au monde, dans la nuit et sous le signe d'un temps obscur. Je porte le prénom de l'ange de la mort. Cette fonction parvint à son terme trois semaines après ma naissance. Mon père décida de retourner à Florence. Je fus alors confié à une nourrice à Settignano, près de la capitale toscane, où ma famille, plus exactement mon père et son frère aîné Francesco, possédaient une petite ferme. Le mari de cette nourrice était tailleur de pierre, profession noble s'il en est. C'est dire que dès ma plus tendre enfance, le marteau et le ciseau ont fait partie de mon horizon.

Je ne sais plus très bien à quelle époque je fus emmené pour la première fois vers Florence. Mais il est certain que mon père aimait à passer quelques jours à Settignano, et que mes frères et moi avons pas mal bourlingué dans la campagne. Le paysage des rives de l'Arno, les oliviers à perte de vue, les chemins pierreux qui sillonnent à travers champs, nous avons connu tout cela. On imagine toujours Florence, surtout la Florence de la Renaissance, sous un jour très léger et optimiste. Une ville touchée par la grâce, la fraîcheur des couleurs de Botticelli, le brouhaha étouffé et joyeux des bottegas où les jeunes artistes papillonnent autour de leur maître, le prestige aigu de l'intelligence, une ville remplie de génies

aimables et souriants. Mais il ne faut pas m'oublier, moi, Michelangelo Buonarroti. Ai-je l'air en quoi que ce soit d'un génie aimable et souriant ? Et Dante, ressemble-t-il à un ange peint par Leonardo da Vinci ? Et Machiavel, un artiste vibrionnant et facile ?

Laissez-moi rire ! Mon pays est rude. C'est un pays de pierres, de carrières, où pousse principalement l'olivier aux frondaisons argentées. Il règne sur toute la Toscane colorée et sévère. Nul ne saurait dire exactement depuis combien de milliers d'années cet arbre vigoureux, aux racines profondes, au tronc gris strié et à la sève huileuse est cultivé dans le bassin méditerranéen. Originaire d'Asie Mineure, il voit récolter ses précieux fruits à la fin de l'automne. On en tire une huile dorée, si riche et si fruitée qu'on la goûte comme un vin. En mai, les collines toscanes se parent de taches violettes : c'est la floraison du *giaggiolo*, cette espèce particulière d'iris – Iris florentina – dont les bulbes servent à composer des parfums. La campagne de mon enfance était ce rude Apennin qui cache sous son charme la saveur douce-amère de l'austère suavité, ce que les enfants de là-bas ont rendu sous le terme ambigu *soave-austero*.

Mais avez-vous déjà regardé de près les Nativités du quattrocento ? N'avez-vous pas remarqué, derrière la tendre et réconfortante image de la Mère, le coupant profil des Apennins ? Ce fond de décor étrange m'est des plus familiers, avec ses villages, ses fermes blanches perchées sur des collines aux pentes raides, entourées pour l'éternité d'une ronde de pins parasols et de cyprès peints par le pinceau de Gozzoli. Les collines de Florence offrent un paysage varié d'îlots naturels enchâssés dans de grands espaces cultivés. Les zones boisées rassemblent des chênes sessiles,

pubescents, chevelus et verts, tous à feuilles caduques, des pins parasols dont on utilise les graines en pâtisserie et confiserie, des pins maritimes dont la résine est à la base de la fabrication de l'essence de térébenthine, et des plantes méditerranéennes : bruyère arborescente, myrte, pistachier et cistes. Fermes et châteaux témoignent de l'origine de la culture mixte maraîchère et céréalière, historiquement liée au métayage qui demeure le mode d'exploitation agricole des Florentins. Enfant, j'ai traqué le lézard vert, ami du soleil, qui inflige de sévères morsures à qui tente de le saisir. J'ai observé le vol de la corneille mantelée qui fréquente les bois et la campagne ; du loriot d'Europe qui n'arrive pas avant la fin avril et qui est si difficile à voir, mais dont le « tidelio » sonore est tellement typique ; du faucon crécerelle qui niche dans les bâtiments en ruine et les vieux nids de corneille mantelée ; de la chouette hulotte dont l'ululement résonne dans les chênaies à la nuit tombée.

Au cœur de cette campagne : Florence. Libre et souveraine malgré ses princes capricieux. Florence au cœur de laquelle les hasards de la paix, les loisirs des bourgeois et l'argent des banquiers ont suscité un art d'orfèvre et de virtuose, un art entouré d'une touchante auréole de petitesse, de fragilité et de fortuit. Il y a dans cet art un fond d'âpreté, un inachèvement de l'ensemble dans la perfection du détail qui sans doute m'ont laissé des traces. Si les corps virils que j'ai peints sur le plafond de la Sixtine et les esclaves aux membres noueux que j'ai sculptés pour le tombeau de Jules II ne sont pas sans rappeler les troncs des oliviers travaillés par le temps et les changements de saisons, on retrouve intacts dans mon œuvre, magnifiés par ma rage créatrice, la même

âpreté et le même inachèvement. J'ai fait de ce défaut une qualité, car il y a dans l'inachevé le mouvement, la dynamique, la part de vie et de fureur artistique qui disparaissent dans les œuvres par trop abouties.

J'ai passé mon enfance avec les fils et les apprentis du tailleur de pierre Topolino. Tel était le nom du mari de ma nourrice. Notre ferme n'était pas très éloignée de leur maison. Je mettais à profit toutes les occasions pour les rejoindre, descendais à travers les champs de blé, parmi les oliviers d'un vert argenté, franchissais le ruisseau qui marquait la limite des terres et gravissais la côte opposée à travers les vignes, jusqu'à leur cour. Je me mêlais aux apprentis. J'ai observé très tôt les gestes de ces indispensables ouvriers, amoureux de ces chairs tendues sur leurs muscles, amoureux de ces muscles dans l'effort. Certains travaillaient torse nu quand venaient les chaleurs de l'été. L'image de ces pectoraux virils, couverts d'une sombre toison pour certains, encore imberbes pour les plus jeunes d'entre eux, m'a fasciné dès le plus jeune âge. J'aimais cette beauté dont je sentais confusément qu'elle ne serait jamais mienne. Je voulais devenir comme eux, ou à défaut les posséder. C'est, je crois, ce qui a décidé de mon art : un mélange d'intérêt pour les gestes d'un métier et d'admiration pour des qualités plastiques et mécaniques qui me feraient toujours défaut. Devenir cette beauté, l'apprivoiser, m'en rendre maître, la fabriquer au besoin, telle est ma motivation.

Rentrant à la maison, je dessinais à la hâte un croquis de mon visage. Je traçais les joues creuses, les pommettes saillantes et hautes, le front large et plat, les oreilles placées trop loin en arrière, les boucles brunes éparées, les yeux couleur d'ambre,

franchement écartés, les paupières lourdes. Il me fallait me rendre à l'évidence. Selon tous les critères en vogue, j'étais laid. Le dessin me servait de miroir, d'apprentissage de moi-même, de révélateur. Je découvrais avec tristesse le manque d'équilibre de mon visage, l'écrasement de ma bouche et de mon menton par mon front. Il me faudrait par le talent remédier aux erreurs de la Création, dont j'étais un exemple. L'un des objets de mon art serait de combattre la nature faillible, et de lui opposer la perfection des réalités transcendées par l'esprit de l'artiste.

Lequel de ces fabuleux tailleurs de pierre me tendit un jour ses outils ? Je ne sais plus très bien. Tout cela est très loin dans mon esprit. C'était un jour de grand soleil. Il s'est approché de moi à contre-jour. Sous son torse et son ventre jouaient des muscles d'une mécanique aussi surprenante qu'une machine de guerre du Vinci. Qu'avait-il perçu, ce jeune garçon, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, dans mon regard ? Il n'a pas dit un mot. J'ai pris ses outils entre mes mains. Il m'a montré le marbre. J'ai frappé. Frappé. Frappé encore. Je connaissais le geste pour l'avoir si souvent observé. Je connaissais le geste comme si une mémoire de l'avenir s'était installée en moi et guidait ma main. Ce ne pouvait pas être autre chose. Ma vie, ce ne pouvait pas être autre chose. Michelangelo Buonarroti, ce serait ça. J'ai frappé avec la même rage qu'il m'aurait plu d'appliquer à mon propre visage pour le faire autre. J'ai frappé avec conscience, avec lucidité, saisi par un amour fou. Une énergie que j'ignorais venait de s'éveiller en moi. Elle est toujours là aujourd'hui, intacte, inaltérée, éternelle. Michelangelo Buonarroti, c'est peut-être

cela, finalement : une énergie qui ne s'éteindra pas avec ce corps, une énergie imprimée dans le marbre, et qui continuera de se propager après ma mort.

Quand j'ai eu six ans, ma mère, Francesca, est morte. Je me souviens encore de notre maison de Settignano dominant la vallée de l'Arno, quand elle était vivante. Il y avait de l'amour et des rires. Elle avait donné la vie à cinq fils. L'aîné, Lionardo, est entré à dix-sept ans dans un monastère dominicain. Après qu'il eut quitté le cercle familial, je me suis retrouvé au premier rang, en tant que cadet. Le troisième, Buonarroto, est devenu banquier et marchand, et il a tenu pendant quelque temps avec le quatrième, Giovansimone, un commerce de tissus. Le benjamin, Gismondo, allait embrasser une carrière de soldat. Dans les années qui ont suivi, c'est ma tante Cassandra qui a tenu la maison, tandis que mon pauvre père passait ses journées fermé dans son bureau à ruminer son désespoir. C'est pendant cette période que j'ai commencé de me sentir seul. Personne ne semblait souhaiter ma présence. Personne. Sauf, peut-être, ma grand-mère, Monna Alessandra, qui vivait avec nous, et aussi la famille du tailleur de pierre, sur la colline voisine, dont la femme m'avait allaité quand ma mère était malade.

A partir de là, je me suis joint souvent aux tailleurs de pierre, taillant à coups précis la pierre serena de la carrière voisine en blocs bien équarris pour un nouveau palais florentin. C'était ma manière, la seule possible sans doute, de me délivrer de la tristesse qui m'oppressait. Depuis ma plus tendre enfance, je m'étais entraîné dans cette cour. Cet univers m'était on ne peut plus familier. A Settignano, sur un mur de la maison, j'ai effectué mon premier dessin, au

charbon de bois. C'est un torse d'homme émergeant des flots, une sorte de Triton dans lequel certains verront probablement un Satyre. Peu importe. Je devais avoir une douzaine d'années. La silhouette a le bras droit levé à hauteur de la tête, le buste penché sur sa gauche. Je n'ai disposé d'aucun apprentissage pour réaliser cette première œuvre. Cela s'est passé entre mon cerveau et ma main, sans que j'y sois pour grand-chose, je dois bien l'admettre. J'ai été l'esclave de mes propres pulsions.

Quatre ans après la mort de ma mère, mon père s'est remarié. Ma belle-mère s'appelait Lucrezia Ubaldini. En fait, son nom complet était Lucrezia di Antonio di Sandro Ubaldini da Gagliano. Impressionnant, non ? De fait, il faut bien l'admettre, plus impressionnant que la liste des biens qu'elle avait apportés en dot. Ce n'est pas pour rien qu'une si jeune femme acceptait d'épouser un veuf grisonnant de quarante-trois ans, père de cinq fils, et de cuisiner pour une maisonnée de neuf Buonarroti.

Nous avons considéré son fils Matteo comme notre frère. Mon père Lodovico et son frère Francesco, qui lui aussi venait de se marier pour la seconde fois, ont installé ensemble leurs deux familles dans un appartement de la Via dei Bentaccordi à Florence, selon les vœux de Lucrezia. Leur mère, ma grand-mère, Monna Alessandra, habitait toujours avec nous. Nous nous débrouillions comme nous pouvions. La propriété de Settignano ne rapportait à l'évidence pas grand-chose. Mon père ne gagnait de l'argent que lorsqu'il travaillait au service de la Commune. Nous appartenions à la Guilde des Changeurs, c'est-à-dire que nous étions des usuriers. Mon oncle Francesco tenait une petite affaire de change, qui consistait dans

seulement deux comptoirs. Le premier était dressé en plein air devant l'Or San Michele et il le partageait avec un compagnon. Il disposait en outre pour lui seul d'un autre comptoir dans la boutique d'un tailleur. Il louait cet emplacement afin de pouvoir travailler aussi bien par gros temps. Ses recettes étaient minimes, mais sa situation s'avérait meilleure que celle de mon père, qui avait des soucis pécuniaires permanents. Ainsi l'oncle Francesco dirigeait la famille non seulement en tant qu'aîné des deux frères, mais aussi par sa supériorité matérielle dans le monde étroit de notre sombre maison.

Lucrezia était une femme irréprochable et parfaite dans son rôle. Levée chaque jour dès quatre heures du matin, elle faisait le marché au moment où les contadini débouchaient des rues pavées avec leurs charrettes remplies de fruits et de légumes, d'œufs, de fromages, de viandes et de volailles. Sitôt rentrée, à l'aube, elle se mettait à la cuisine. Cette brave femme régnait en véritable dictateur dans ce domaine. Epouse docile s'il en était, elle ne supportait pas que nous la surprinions en train de préparer le repas. C'était là son domaine réservé, et je dois dire que nous le respections le plus souvent. Florence était une ville riche : on y trouvait des aliments exotiques venus de toutes les régions du monde, mais ils coûtaient cher.

Je partageais avec mes frères la chambre contiguë de celle des parents. Nous les entendions souvent discuter à l'aube, tandis que Lucrezia s'habillait pour le marché. Il leur arrivait assez souvent d'avoir des scènes. Les questions d'argent y étaient pour beaucoup. Ma belle-mère tenait à nous préparer une cuisine riche, aussi ne regardait-elle guère à la dépense